

LA VIE INCONNUE DE JÉSUS-CHRIST – 8^e causerie

I. – Extrait de : SÉDIR, *La vie inconnue de Jésus-Christ*, 1920.

Tout a été dit sur l'adoration des Bergers, on a fait ressortir l'opposition entre l'ignorance de ces gens et la faveur immense qu'ils ont reçue d'avoir été tout proches et les premiers à contempler Dieu revêtu de chair humaine.

Cette apparition des Anges par lesquels ils furent informés est beaucoup plus fréquente qu'on ne le pense, mais nous n'avons pas encore « des yeux pour le voir ». Mais il y a des voyants qui ont pu les apercevoir. Il y a plusieurs sortes de clairvoyance :

La première, innée, naturelle, c'est une faculté involontaire. Certains l'ont de naissance. Elle leur permet de voir des choses à travers les voiles de la matière et malgré ces voiles. Qu'elle soit bonne ou mauvaise, cette possibilité de découvrir certaines choses de l'invisible demeure néanmoins soumise à diverses conditions. Nous mentionnerons ici simplement son existence.

En deuxième lieu, il y a une clairvoyance artificielle, que certains développent en eux par des moyens plus ou moins licites, plus ou moins savants, et par une connaissance plus ou moins incomplète des rapports de l'âme avec la matière.

Ces enseignements, ces entraînements, ces procédés, font partie de la pratique des sciences occultes. Chaque ésotérisme dit qu'il possède les moyens les plus efficaces.

Nous savons que le simple fait de prendre une chose que la vie ne nous offre pas n'est pas légitime.

En somme : la clairvoyance naturelle n'est pas à l'abri des erreurs et la clairvoyance artificielle ne nous intéresse pas. Il y a une troisième clairvoyance, à laquelle ne convient pas ce nom, puisqu'elle agit dans un monde totalement différent.

Si le cœur d'un homme est tellement passé par toutes les souffrances, tous les laminages, qu'il a été rendu ductile et renforcé à la fois, au point que rien ne peut l'atteindre, que nulle tempête ne peut le faire trembler, ce cœur alors a retrouvé, récupéré sa splendeur primitive ; il est devenu capable d'être le tabernacle d'un des souffles de l'Esprit.

Dès ce moment, les voiles de la matière sont pour lui comme s'ils n'étaient pas. Il possède cette clairvoyance qui ne demande aucune étude et qui est la connaissance totale, infuse.

Les clairvoyants par entraînement sont souvent des déséquilibrés, ils sont en rapport avec l'invisible par suite d'un déséquilibre naturel ou artificiel.

La clairvoyance spirituelle, au contraire, possède constamment la pleine conscience de ce qui se passe sur le plan physique, mais cette conscience ne l'empêche pas de connaître ce qui se passe dans les autres « espaces » (pour parler comme les savants modernes). Il y a la même différence entre les trois clairvoyances qu'entre les dons naturels, les dons acquis artificiellement et les dons gratuits du Ciel.

II. – Extrait de : SÉDIR, *L'enfance du Christ*, 1914.

Qu'il est consolant le souhait des anges : « Paix sur la terre aux hommes de bonne volonté ! » Un vœu proféré par des bouches très pures reçoit la force de se réaliser. Depuis Jésus, en effet, les hommes de bonne volonté jouissent de la paix de Dieu. Ils peuvent souffrir, comme les autres, des tempêtes et des ennemis ; leur paix subsiste quand même. Toutefois la bonne volonté qui les anime est tout autre chose que les bonnes intentions dont on dit que l'enfer est pavé. Dans la

terminologie évangélique, tout est pris dans un sens total. Et la bonne volonté qu'entendent les anges, ce n'est pas un élan fugitif, ça et là, au cours de l'existence ; c'est une tension constante, permanente, inflexible ; en outre, elle n'est pas bonne que par accès, ou jusqu'à une certaine hauteur ; elle est bonne, tout simplement, tout uniment, dans tous les sens. La vraie bonne volonté, en effet, se présente comme simple et comme une ; les deux qualités se confondent ; ce qui est simple est un ; ce qui est un est total. L'homme de bonne volonté veut le bien et par son cœur et par son intelligence et par son corps. Il réalise l'Unité qu'il adore, dans l'infiniment petit de ses capacités, c'est vrai, mais enfin il la réalise.

Voilà pourquoi les bergers, hommes simples, sont instruits par des anges ; tandis que les Mages, hommes compliqués, ne sont avertis que par un signe.

Et ceci se renouvelle encore tous les jours.

III. – Extrait de : SÉDIR, *L'enfance du Christ*, 1914.

Les bergers racontent la merveilleuse apparition. Quand faut-il publier les miracles ? Quand faut-il les taire ? Car toute vérité n'est pas bonne à dire ; et la charité demande de la prudence. Si vous transportez des pâtres misérables du fond de leurs landes au sein du luxe, dans l'intention de leur donner tout le bonheur possible, ne courez-vous pas le risque d'en faire des ivrognes et des débauchés ? Si vous transportez un cerveau inculte dans un de ces cercles de haut intellectualisme, où l'on joue avec les idées comme jonglent les acrobates, ce pauvre homme perdra certainement son énergie d'agir, et vous en aurez fait une épave. « Soyez prudents comme les serpents », dit le Maître. Nous ne connaissons pas nos interlocuteurs ; une notion acceptable pour l'un, bénéfique pour le second, peut être toxique au troisième. Et le mal fait à l'esprit est toujours plus grave que celui fait au corps.

Si donc l'Invisible se révèle à vous, et s'il ne vous ordonne pas de le publier, gardez vos expériences pour vous et les vôtres. Si vous devez en faire part, il saura bien vous le dire clairement. Nous autres, le commun des mortels, notre mission est d'agir par l'exemple. C'est déjà un travail fort difficile ; mais c'est le seul mode de propagande fructueuse dont nous soyons capables. La parole d'un apôtre, pour être vivante, demande comme préparation que cet apôtre ait incarné son idéal par toutes sortes d'œuvres ; et nous sommes loin d'avoir accompli cette tâche.

Voilà pourquoi la Vierge se contenta « de conserver dans son cœur » le souvenir des merveilles qu'elle avait vues ; elle n'en parlera que bien plus tard, à l'élite choisie des disciples. Aujourd'hui, après vingt siècles de culture, voyez combien peu d'hommes acceptent les miracles et les comprennent ; les contemporains du Christ sont excusables de ne pas les avoir acceptés.

IV. – Extrait de : Marie d'Agreda, *La Cité mystique de Dieu*, 1670.

494. Les pasteurs se trouvèrent entourés et inondés d'un éclat céleste et ils eurent une grande crainte à la vue de l'ange comme étant peu exercés à de telles révélations. Le saint prince Gabriel les ranima et leur dit : « Hommes sincères, ne craignez point, car je vous annonce une grande joie, et c'est qu'aujourd'hui est né pour vous le Sauveur, notre Seigneur Jésus-Christ dans la cité de David. Et je vous donne pour signe de cette vérité que vous trouverez l'Enfant enveloppé de langes et posé dans une crèche. » À ces paroles du saint archange, une grande multitude de la milice céleste survint à l'improviste et, avec des voix et une harmonie très douces, ils chantèrent au Très-Haut et ils dirent : *Gloire à Dieu dans les hauteurs et paix sur la terre aux hommes de bonne volonté*. Et répétant ce divin cantique si nouveau dans le monde, les saints anges disparurent ; tout cela

arriva dans la quatrième veille de la nuit. Par cette vision angélique, les humbles et fortunés pasteurs demeurèrent embrasés, fervents, remplis de lumière et avec un désir uniforme de profiter de leur félicité et d'arriver à reconnaître de leurs yeux le mystère très sublime qu'ils avaient déjà perçu par l'ouïe.

495. Les signes que le saint ange leur avait donnés ne paraissaient pas très à propos ni très proportionnés pour les yeux de la chair à la grandeur du Nouveau-Né ; car être dans une crèche, enveloppé d'humbles et pauvres langes n'étaient point des indices efficaces pour reconnaître la majesté du Roi, s'ils ne l'avaient point pénétrée à la lumière divine, dont ils étaient illustrés et enseignés. Et parce qu'ils étaient dénués de l'arrogance et de la sagesse mondaines, ils furent promptement instruits dans la sagesse divine. Et conférant entre eux de ce que chacun éprouvait de la nouvelle ambassade, ils se déterminèrent à aller en toute hâte à Bethléem pour voir la merveille qu'ils avaient entendue de la part du Seigneur. Ils partirent donc sans retard, et entrant dans l'étable ou grotte, ils trouvèrent, comme dit l'évangéliste saint Luc, Marie, Joseph et l'Enfant couché dans la crèche. Et voyant tout cela ils connurent la vérité de ce qu'ils avaient entendu de l'Enfant. Cette expérience et cette vision furent suivies d'une illumination intérieure qu'ils reçurent par la vue du Verbe fait chair ; car lorsque les pasteurs posèrent les yeux sur lui, le même Enfant divin les regarda aussi, émettant de son front une grande splendeur dont les rayons et l'éclat frappèrent le cœur simple de ces hommes pauvres et fortunés ; et par une efficacité divine, ils furent changés et renouvelés en un nouvel être de sainteté et de grâce, les laissant élevés et remplis de science divine touchant les sublimes mystères de l'Incarnation et de la Rédemption des hommes.

496. Ils se prosternèrent tous en terre et ils adorèrent le Verbe Incarné, non plus comme des hommes rustiques et ignorants, mais comme sages et prudents ; ils le louèrent, le confessèrent et l'exaltèrent pour l'Homme-Dieu véritable, le Réparateur et le Rédempteur du genre humain.

**V. – Extrait de : Jeanne-Marie GUYON, *La Sainte Bible*
avec des explications et réflexions qui regardent la vie intérieure, 1717.**

À qui Jésus-Christ annonce-t-il sa naissance ? Est-ce aux Docteurs de la loi, aux Pharisiens, aux Princes, aux Rois ? Non : à de pauvres simples bergers, à des idiots sans lettres, parce que ces personnes sont plus propres que les autres à recevoir Jésus-Christ, n'étant pas opposées à sa petitesse par leur propre suffisance, et étant déjà dans la simplicité par leur état et par le caractère de leur esprit. Si les Anges avaient annoncé aux Docteurs un Dieu enfant, couché dans une crèche, ils l'auraient pris pour une illusion : et comme ils n'aiment que l'éclat et sont fort éloignés de la simplicité, ils ne la peuvent souffrir ; ils ne veulent que des choses grandes, éclatantes et extraordinaires. Si on l'avait enseigné à Hérode, il l'aurait persécuté : il ne se trouva que ces pauvres bergers, simples, grossiers et ignorants, qui fussent disposés à recevoir cette nouvelle de la naissance de Jésus-Christ. Ô que ces âmes simples enseigneraient bien aux Docteurs les vérités de Jésus-Christ, naissant dans le fond de l'âme !

VI. – Extrait de : Sœur Maria Cecilia BAU, *Vie de saint Joseph*, 1736.

Les bergers invités par l'Ange vinrent pour vénérer et adorer le Rédempteur nouveau-né. Notre Joseph était étonné de voir ces simples bergers qui, avec beaucoup d'affection et de dévotion, venaient adorer le Rédempteur, quoiqu'il se trouvât dans un endroit si désagréable à la grandeur humaine et dans une grande pauvreté. Il contemplait les œuvres admirables de son Dieu incarné

et aimait de plus en plus la pauvreté et sa propre abjection en voyant que son Rédempteur l'aimait beaucoup. Il observait que l'Enfant divin aimait beaucoup la visite de ces simples bergers et comprenait que ce Dieu d'une telle sagesse et majesté aimait et accueillait les simples ; et il disait à son Dieu :

« Mon Seigneur, que vos sentiments sont différents de ceux du monde, qui ne sait apprécier ni estimer rien d'autre que vanité, grandeur et faste ! On sait bien que Vous êtes venu au monde pour enseigner une doctrine complètement différente des préceptes du monde ! Mais, mon cher Rédempteur, qu'ils seront peu nombreux, ceux qui la suivront ! Moi, j'aurai la chance de la suivre parce que je suis devenu votre gardien et que je vis avec Vous, ô divin Maître ; je verrai vos exemples, j'entendrai vos enseignements et j'espère que je serai votre véritable élève. »

Les bergers adoraient et contemplaient le Rédempteur nouveau-né, remplis d'un bonheur insolite, et tandis qu'ils étaient tout absorbés en un sentiment de béatitude, notre Joseph fut ravi en une extase où lui furent révélés des mystères très élevés sur la naissance du Rédempteur dans cette étable.

VII. – Extrait de : Maria VALTORTA, *Les cahiers de 1943*, message du 8 novembre.

Au cours de la sainte nuit, Joseph, alors qu'il priait avec une telle intensité qu'il était parvenu à s'entourer d'une mystique barrière qui isolait l'âme de l'extérieur, fut tiré de son oraison par la lumière.

Dans la grotte, éclairée au début uniquement par un petit feu de brindilles qui déjà languissait par manque d'alimentation, s'était diffusée une lumière paisible, laquelle augmentait graduellement comme un clair de lune quand l'astre, d'abord voilé par des nuages, s'en libère et descend directement argenter la Terre.

Marie se tenait dans cette luminosité, encore agenouillée – puisque Je naquis pendant qu'elle priait – mais appuyée sur ses talons. C'était Marie qui, avec des larmes et des sourires, embrassait Ma chair, Ma chair de nouveau-né.

Même en ce moment-là, elle eut peu de mots : « Joseph », comme d'habitude, et la présentation à son époux du Fruit de ses entrailles saintes.

La Famille était la première à être rachetée par Dieu. Reconstituée telle que Dieu l'avait conçue : deux personnes qui s'aiment saintement et qui saintement se retrouvent penchées sur le berceau d'un nouveau-né, et dans le baiser qu'elles échangent au-dessus de ce berceau, il n'y a aucune saveur de luxure, mais une gratitude mutuelle et la mutuelle promesse de s'aimer d'un amour réciproque qui aide et reconforte.

Quand les premiers bergers entrèrent, ils trouvèrent les deux saints ainsi unis par l'amour et l'adoration, et Joseph, homme d'âge mûr, semblait être le père de la Vierge et du petit Enfant, tant était apparente en lui cette tendresse dénuée de désir charnel, qu'on ne voit malheureusement que dans le regard d'un père.

La Lumière était désormais sur la Terre et, des Cieux ouverts, la lumière descendait par vagues d'anges, annulant de sa splendeur paradisiaque la luminosité des astres dans la nuit sereine. Elle ne fut point perçue par les savants, les riches, les rassasiés de plaisirs, mais elle fut comme une diane pour les humbles travailleurs qui accomplissaient leur devoir.

Le devoir est toujours sacré, quel qu'il soit. Le devoir du roi qui signe les décrets n'est pas plus noble que celui du paysan qui laboure la terre ou du madrier qui veille sur son troupeau. *C'est le Devoir. C'est la Volonté de Dieu. Il est donc toujours noble.* Il obtient donc la même récompense ou

le même châtiment surnaturel. Et ce ne sera pas le fait de porter une couronne ou de tenir la houlette qui vous sauvera du châtiment ou vous empêchera d'obtenir la récompense. À celui qui accomplit son devoir, faisant ainsi la Volonté très sainte, Dieu se manifeste et il le prend comme témoin de ses prodiges.

Et Dieu se manifesta aux bergers et ils furent appelés à témoigner du prodige de Dieu. Dans la lumière devenue resplendissante, car le Ciel entier était sur et dans la grotte, l'Emmanuel fut visible aux deuxièmes rachetés de la Terre : les travailleurs. Car Dieu est venu sanctifier le travail après la famille. Le travail, imposé comme une malédiction à l'homme après la faute d'Adam, devenait bénédiction du moment où le Fils de Dieu voulut devenir travailleur parmi les humains.

La Lumière était venue dans le monde. Et l'humble grotte, la campagne limitée de Bethléem ne suffisaient pas à la contenir. La Lumière se répandit à l'est et à l'ouest, au nord et au sud. Son apparition ne parla pas aux fêtards, sa vibration ne dit mot aux jouisseurs. Elle parla à ceux qui, purs dans leur cœur et aspirant ardemment à la Vérité, abaissaient leur esprit très cultivé au pied de Dieu et se sentaient comme des atomes devant sa Sainteté.

La Lumière se montra aux puissants qui se servaient de leur puissance comme instrument de conquêtes spirituelles, et elle les appela à l'adorer d'un étincellement qui remplit les quatre coins du firmament. Elle se montra aux puissants, car Dieu est venu sanctifier les puissants après les travailleurs et la famille, et avec les puissants, la science. Mais Dieu ne se manifeste pas aux puissants mauvais et aux savants athées pour les couvrir de bénédictions, mais à ceux qui font du don de la puissance et de la science un moyen d'élévation surnaturelle, et non d'abus de pouvoir et de négation.

Dieu est aussi Roi des rois et Dieu est aussi Maître des maîtres. La Lumière trouva de nombreux maîtres sur terre, mais la Lumière devint un appel seulement pour les maîtres désireux de Dieu. C'est toujours comme ça. *La Grâce opère là où se trouve le désir de la posséder et, plus le désir est vif de la posséder et d'être possédé, plus elle opère, jusqu'à devenir Parole et Présence.*

VIII. – Extrait de : Maria VALTORTA, *Les cahiers de 1944*, message du 8 août.

Les bergers, les premiers à qui le Verbe incarné fut manifesté, en furent sanctifiés. La grâce a travaillé en eux comme la semence dans la terre : les yeux de l'homme ne voient pas son activité hivernale, mais elle fleurit en herbe et monte en épi quand l'heure est venue ; alors seulement l'homme la voit et se réjouit à la pensée du pain à venir. Il en fut de même des bergers : la grâce a travaillé en eux pendant les trente années de Ma vie cachée, puis a fleuri en un saint épi quand vint le temps où les bons se sont séparés des mauvais pour suivre le Fils de Dieu, qui parcourait les chemins du monde en lançant son cri d'amour pour battre le rappel des brebis du troupeau éternel, dispersées et égarées par Satan.

Tu les aurais vus, si tu avais été présente, au milieu des foules qui Me suivaient. Plus encore : tu les aurais vus être Mes messagers, car, par leurs récits simples et convaincus, ils proclamaient le Christ en disant : « C'est Lui. Nous Le reconnaissons. Les berceuses des anges sont descendues sur ses premiers vagissements. C'est à nous qu'il a été dit que les hommes de bonne volonté posséderaient la paix. La bonne volonté, c'est le désir du Bien et de la Vérité. Suivons-Le, suivez-Le, et nous aurons la paix promise par le Seigneur. »

Humbles, ignorants et pauvres, Mes premiers ambassadeurs parmi les hommes se sont tenus comme des sentinelles tout au long du chemin du Roi d'Israël, du Roi du monde. Ils avaient des yeux fidèles, des bouches honnêtes, des cœurs aimants. C'étaient des encensoirs répandant l'odeur

de leurs vertus pour rendre l'air de la terre moins putride autour de la Personne divine qui s'était incarnée pour eux. Je les ai trouvés jusqu'au pied de la croix, après les avoir bénis du regard en parcourant le sanglant chemin du Golgotha ; dans la foule déchaînée, ce sont les seuls à ne pas M'avoir maudit, mais à avoir aimé, cru, et espéré encore. Ils portaient sur Moi un regard de compassion tout en repensant à la nuit lointaine et en pleurant sur l'Innocent dont le premier sommeil avait eu lieu sur du bois dur, et le dernier sur un bois encore plus douloureux. Et cela parce que Mon épiphanie à eux, à ces âmes droites, les avait sanctifiés.

IX. – Extrait de : Maria VALTORTA, *Les cahiers de 1945 à 1950*, message du 25 décembre 1946.

Je viens et Je vous tends les bras comme à Mes bergers : ils sont les premiers que J'aie aimés sur la terre, et J'ai continué à les aimer parce qu'ils ont continué, eux aussi, à M'aimer du même cœur simple que cette nuit-là. Je vous les donne en modèle, parce que Je veux que, pour M'aimer, vous suiviez la route la plus facile et la plus sûre : celle de la simplicité. C'est aussi la voie de notre Thérèse de l'Enfant-Jésus. C'est encore la voie de ceux qui, possédant la Sagesse, pressentent que les chemins inaccessibles sont dangereux pour les forts eux-mêmes, alors que les voies simples sont sûres. L'homme ne doit jamais se fier à ses propres forces. S'il est fort aujourd'hui, il peut être demain plus fragile qu'un jonc, ou même qu'un jonc brisé. Le poids susceptible de le briser sera justement de rechercher de grandes choses, compliquées, impliquant formules et programmes, méthodes hyperboliques d'une rude ascèse que l'homme ne peut entreprendre par lui-même. [...]

Je vous l'affirme : alors que l'un des douze apôtres s'est perdu, aucun des douze bergers ne fut privé de l'auréole des bienheureux. La raison en est que, dans leur simplicité, ils furent comblés et pénétrés de Ma simplicité d'Enfant. Ils ne contemplèrent et n'aimèrent que le Fils né au peuple d'Israël, l'Enfant Sauveur « enveloppé de langes et couché dans une crèche », qu'ils virent plus tard téter et grandir, comme tous les enfants. Sa pauvreté et ses limites d'enfant ne remirent pas en question leur foi en l'origine divine de ce petit être né à Bethléem de Judée, ils ne calculèrent pas les avantages qu'ils pourraient en tirer, alors que la plupart en Israël rêvaient d'un roi vengeur, au lieu du Sauveur spirituel de son peuple et du monde. Ils ont aimé, toujours. Même ceux qui, par la suite, Me virent et Me servirent parmi les acclamations de la foule, aimaient. Ils surent n'aimer que le Sauveur. Ils surent ne suivre que le Sauveur. Ils surent suivre Jésus uniquement pour posséder le royaume des cieux.

X. – Extrait du *Livre de la Vie véritable*, 1884-1950, t. I, 15^e enseignement.

47. Dans la Première Ère, lorsque Israël lisait les écritures, méditait la Loi et entraînait en prière en attente du Messie Promis, sa vie était pleine de signes et de manifestations spirituelles ; son cœur était sensible aux messages que le Seigneur lui envoyait, et il y croyait parce qu'il avait la foi.

48. Mais ne croyez pas que tous les fils de ce peuple savaient recevoir les messages divins. Non. Les riches avarés ne sentaient, ne voyaient, ni n'entendaient rien. De même que les prêtres, qui, tenant le livre des prophéties ouvert devant leurs yeux, ne percevaient pas la vie spirituelle qui était sur les hommes. Car ils étaient aveuglés et enorgueillis pour la place qu'ils occupaient. C'est pour ça qu'ils ne pouvaient écouter les appels du Seigneur, qui s'approchait déjà.

49. Quels étaient alors ceux qui dans les nuits de Judée priaient et recevaient dans leur cœur la lumière qui allumait l'espérance ? Quels étaient ceux qui, ayant des songes prophétiques, savaient pressentir avec le cœur et donner aux Écritures l'interprétation spirituelle ? C'étaient les

humblés, les pauvres, les esclaves, les malades, les affamés de lumière, les assoiffés de justice, les indigents d'amour.

50. C'étaient les gens du peuple, les hommes et les femmes simples de cœur, ceux qui depuis des siècles espéraient leur Sauveur.

51. La nuit dans laquelle Jésus est né à cette vie, ce furent les cœurs des pauvres pasteurs de Bethléem qui tressaillirent devant l'envoyé spirituel du Seigneur, qui leur fit savoir que le Sauveur qu'ils attendaient depuis si longtemps était arrivé.

52. En cette heure solennelle, les riches, les seigneurs et les puissants dormaient.

53. Il en avait été de même au temps où mon Rayon descendait vers les hommes pour leur donner mon premier message : les grands, les seigneurs et les puissants dormaient.

54. Combien peu M'attendaient et combien peu crurent en Ma présence !

55. Mais ceux qui vinrent à Moi furent les hommes et les femmes au cœur simple, humbles d'entendement, ceux dont se moquaient les incrédules parce que ces humbles croyaient à des manifestations surnaturelles parlant de choses étranges.

56. Ne jugez pas mal ceux qui, à cause de leur manque de préparation, sont tombés dans l'erreur, étant donné que, pour le moins, ils conservent l'intuition du spirituel, qui est la preuve qu'ils ont le désir occulte d'entrer en communication avec leur Père, de s'approcher du monde de la lumière et de recevoir de Lui une parole d'amour.

57. Les pauvres que le faux lustre du monde n'a pas éblouis sont ceux qui ont l'intuition, ceux qui sentent, ceux qui font des rêves, ceux qui rendent témoignage du spirituel. Je les ai cherchés pour ouvrir devant leurs yeux le livre de la Sagesse, remplissant ainsi leurs désirs de savoir et de Vérité.

58. Je leur ai fait sentir Ma présence, de même que la proximité du monde spirituel, comme récompense pour leur espérance et leur foi.

59. Je leur ai aussi parlé de leurs dons, de leur mission, de la valeur de Ma Doctrine, pour qu'ils éloignent de leur cœur ce qui n'appartient pas à cette Œuvre, afin que leur témoignage parvienne pur et plein de lumière au cœur de leurs frères.
